

LE FAL.

Rien de nouveau sous le soleil ! Bien avant qu'on songeât en Amérique et en Europe aux tables tournantes, les Mauresques d'Alger savaient faire tourner... les vases et en obtenir des prédictions. Elles savaient bien davantage, car, au moyen de certaines pratiques que nous allons décrire, elles évoquaient et évoquent encore les génies, qui se manifestent à elles — à ce qu'elles assurent — par des cris, des paroles ou même par des apparitions qui peuvent devenir tangibles en certains cas.

Quoi de surprenant, après tout, puisque les génies ont leur quartier général tout près d'ici, à *Aioun Beni Menad*, à ces petites sources qui suintent des rochers du rivage, entre le jardin du Dey et le Champ du repos. Des voisins se doivent bien quelques petites complaisances réciproques : puisque les Mauresques d'Alger vont chaque mercredi matin sacrifier aux génies de Beni Menad des poules, voire même des moutons et jusques à des bœufs, quoique fort rarement ; c'est bien le moins que les génies, à leur tour, répondent parfois à leur appel. Il suffit que ce ne soit pas dans les vingt-sept premiers jours du mois de Ramadan, période pendant laquelle les génies sont enchaînés et où les marabouts, seuls, ont le droit de quitter momentanément les régions ultramondaines pour venir faire des excursions sur notre globe.

Des indigènes m'ont assuré que ces génies se consolent de leur réclusion momentanée, en se gaussant des chercheurs de trésors échelonnés sur la route voisine et qui font des fouilles en ce moment, toujours en vue des fameux quatorze millions dont il a déjà été question dans un grave journal. Centième édition d'une mystification qui a commencé en 1830, alors qu'après avoir bien creusé dans la Jénina à la recherche de certaines tonnes d'or, on finit par trouver... une abondante source, qui faillit inonder le quartier.

Mais retournons à notre *Fal*, et disons — ce que nous aurions dû faire dès le principe — que ce mot s'applique à toute opération plus ou moins magique, faite dans le but d'obtenir des prédictions.

Donc, voici comment les choses se passent ou du moins com-

ment elles se sont passées dans les évocations dont nos informateurs disent avoir été témoins.

La magicienne demande d'abord qu'on prépare un succulent couscoussou. Il n'est pas bien certain que ce plat soit indispensable au succès de l'affaire ; et, en insistant pour l'affirmative, l'opératrice peut être soupçonnée d'avoir son estomac en vue plutôt que les génies. Quoi qu'il en soit, on fait le couscoussou et on le mange, sauf une très-petite portion qui est mise à part pour l'usage dont nous parlerons bientôt. Puis, commence le grand œuvre.

Sur un réchaud allumé, on jette quelques grains d'encens dont on parfume l'intérieur d'un vase ; ledit vase étant bien rempli de la fumée odorante, on le couvre vivement d'un linge, après y avoir versé un peu d'eau. Puis, on y jette des bagues et une clef, objets fournis par les personnes qui veulent obtenir des prédictions. La première bague doit appartenir à une jeune fille, — *atok*, comme disent les matrones algériennes — laquelle a mission de jeter et de retirer successivement les bagues. Les personnes qui assistent à la cérémonie commencent à réciter des espèces de couplets, après chacun desquels on retire une bague ; le sens du couplet récité s'applique au propriétaire de la bague tirée de l'eau. Notons que le linge qui recouvre entièrement le vase ne permet pas à la jeune fille de choisir l'objet qu'elle retire ; c'est tout-à-fait le hasard qui en décide.

Quand ceci a été répété par trois fois, on prend la *bokala* que l'on maintient en l'air entre les pouces étendus. Bientôt, le vase tourne et, par ses mouvements, fournit aux opératrices de nouveaux éléments de divination. Cette partie de la cérémonie rentre dans le système des tables tournantes ; il faut ajouter, pour prévenir l'accusation de plagiat, qu'elle est pratiquée ici de temps immémorial.

Quand ces préliminaires sont terminés, arrive la grande affaire, l'évocation des génies ; on emporte le vase magique sur une terrasse ; on y prend avec les doigts de l'eau qu'on jette vers la mer, en demandant des nouvelles, par exemple, d'une personne en voyage. C'est alors, dit-on, que des voix étranges répondent à cet appel, qui se fait, bien entendu, au milieu de la nuit, lorsque les simples mortels sont plongés dans le sommeil et que les êtres surnaturels sont seuls sur pied.

Si les voix entendues sont ce qu'on appelle le *ouilouil*, l'acclama-

tion collective des femmes, faite en signe d'admiration, de joie ou d'approbation; si c'est encore des éclats de rire, bon signe pour ce que l'on demande.

Mais si ce sont des exclamations d'une nature désapprobatrice ou des sifflets, le présage est défavorable.

Il n'est pas indispensable de lier l'opération de la bokala à cette dernière; on peut procéder directement. Voici, alors, comme on s'y prend.

A minuit, ou au moins à l'heure où tout le monde est couché, ce qui peut varier selon les lieux, on monte sur la terrasse. On prend de la terre dans un pot à fleur et on la jette dans la mer ou vers la mer, en prononçant ces paroles sacramentelles :

Slam alek, ya trab el mehabès,

— *Elli ma areuftek ila khekeur oula yabès;*

Djibli khekeur Ftan

Ki ikoun fil bhar rhaïs!

Salut sur toi, ô terre de ce pot!

— Je ne sais si tu es fraîche ou sèche.

Donne-moi des nouvelles d'un tel,

Fût-il perdu dans la mer!

A peine cette invocation est-elle terminée, que les voix se font entendre, tantôt venant du large dans le lointain, tantôt partant d'auprès des opératrices et aussi variables dans leur nature que dans leur intensité et leur origine. Il y a aussi quelquefois de véritables apparitions, comme nous l'avons dit plus haut.

Les femmes indigènes ont encore d'autres pratiques qui se font dans un but analogue.

Il y a le génie appelé Sidi Medoh que, à cause de la rime sans doute, on évoque sur les terrasses (*stoh*):

La divination par le fumeron, *merheouba*, est assez originale. Nos ménagères, qui s'indignent tant contre ces morceaux de bois insuffisamment carbonisés, sont loin de se douter qu'elles pourraient s'en servir pour des conversations quelquefois fort intéressantes. Il suffit pour cela de prendre ledit fumeron, de lui figurer, à l'extrémité qui s'écarte le moins de la forme d'une tête, des yeux, un nez, une bouche, des oreilles; on l'habille ensuite comme une poupée et on le place, en cet état, en face de son lit. Après quoi on se couche et l'on interpelle le fétiche. Seulement, il faut avoir bien soin d'avoir sa question toute prête, car si l'on hésite quand il vient à votre appel, il s'emporte et vous crie avec colère :

pourquoi m'as-tu appelé ? Il vous traite même très-rudement pour peu que l'hésitation continue.

Il y a encore un autre système : on enferme une araignée et un cloporte dans une boîte et on les questionne. L'araignée se charge des réponses !

Enfin, il est un système de *Fal* beaucoup plus simple que tout le reste. Si l'on désire une prompte solution sur un sujet quelconque qui préoccupe vivement, on sort de chez soi, on prête l'oreille avec soin aux paroles qui peuvent échapper aux passants dans la rue. Les premières que vous entendez sont la réponse à ce qui vous occupe. Si ce n'est pas certain, au moins ce n'est pas compliqué.

On conçoit, après avoir lu ce qui précède, que nous nous bornions à l'office de rapporteur et que nous ne nous hasardions nullement à garantir les faits; tout ce que nous garantissons, c'est que ceux de qui nous les tenons y croient fermement. Et pourquoi pas, au fait. Il n'y a qu'une chose réellement difficile à croire : c'est la vérité.

A. BERBRUGGER. (1)

(1) Publié le 6 mai dernier dans l'*Akhbar*, avec les initiales de l'auteur L. A. B. (Louis-Adrien Berbrugger.)